

Supplément au SOP n° 89, juin 1984

APRES HIROSHIMA ET AUSCHWITZ :

LA CROIX DU CHRIST DANS L'HISTOIRE DES HOMMES

Communication d'Olivier CLEMENT  
au Colloque ACAT, Toulouse, 11-12 mai 1984

Document 89.B

# APRES HIROSHIMA ET AUSCHWITZ :

## LA CROIX DU CHRIST

### DANS L'HISTOIRE DES HOMMES

Hiroshima et Auschwitz - j'ajouterai volontiers : le Goulag,  
la Croix,  
l'histoire présente des hommes.  
la formulation même du sujet suggère le plan.

#### I - APRÈS HIROSHIMA ET AUSCHWITZ

Pourquoi cette importance symbolique donnée à Hiroshima et à Auschwitz ? Peu avant la venue du Christ, Alexandre avait massacré sans sourciller tous les habitants de Tyr, César avait fait trancher la main droite à tous les défenseurs d'Uxellodunum. La torture était spectacle populaire à Rome comme en Chine. L'histoire a toujours été tragique, la tour de Siloé tombe toujours. La fin du monde romain en Occident, au 5e siècle, en Orient au 7e, avec les invasions germaniques, huniques, iraniennes, slaves, arabes, ont été des "apocalypses dans l'histoire". De même la fin du Moyen-Age européen, avec la peste noire, l'Inquisition, les invasions turques. Les Mongols ont ravagé les civilisations sédentaires qui entouraient l'"empire des steppes" : millions de morts, systèmes d'irrigation détruits, la poussée irréversible du désert. Les civilisations amérindiennes ont été asservies et se sont lentement suicidées. Arabes et Européens ont épuisé l'Afrique noire par la traite des esclaves. Au 19e siècle, en Extrême-Orient, l'écrasement de la révolte des Tai-Pings a fait au moins 15 millions de morts. Au 20e siècle, bien avant Auschwitz et Hiroshima, les cadavres, par endroits, en 1916, constituaient une véritable couche géologique. La première guerre mondiale a fait 13 millions de morts, le peuple arménien a été massacré, 30 millions de personnes au moins ont péri en Russie dans les convulsions de la révolution et du stalinisme.

Certes il y a eu des espaces de paix, des moments de répit - l'Empire romain, parfois, l'Empire chinois, parfois, l'Europe entre 1815 et 1914 (Hossadévitch : "Sois maudit à jamais, Août 14"). Et puis, jusqu'aux premiers siècles des temps modernes, l'humanité, peu nombreuse, 500 millions à peine, se dispersait en aires culturelles séparées, l'unité planétaire n'avait pas accédé à la conscience des hommes.

Le phénomène fondamental est donc l'"encerclement de la planète", réalisé depuis le 16e siècle par l'Europe (y compris la Russie) à la fois par esprit d'aventure, rêve d'un ailleurs, appât du gain, souci de propager la foi. Aujourd'hui l'unité planétaire est réalisée. Chacun porte en lui, concrètement, l'entière humanité, le lointain est devenu prochain, sa souffrance me concerne. Les médias mettent quotidiennement en spectacle l'horreur planétaire, le massacre absurde des innocents.

C'est dans ce contexte qu'Auschwitz et Hiroshima prennent toute leur valeur symbolique.

*Hiroshima* signifie la mise en question de l'existence même de l'espèce humaine par sa puissance scientifique et technique devenue possiblement suicidaire ;

*Auschwitz* désigne l'idéologie comme mort de l'autre - l'unité de compte du massacre étant désormais le million voire la dizaine de millions.

L'un et l'autre se rejoignent dans l'avènement de plus en plus évident, dépouillé, nu, du *nihilisme*.

a) Hiroshima ou le suicide possible de l'espèce

Jean-Paul II a parlé de "l'ère post-Hiroshima". Un sentiment nouveau a surgi, celui non de la seule mort individuelle mais d'une mort possible de l'espèce. Au mythe du progrès succèdent les "terreurs de l'an 2000", une apocalypse au sens purement négatif, l'intuition d'un échec monstrueux, proprement in-sensé de l'histoire. C'est le "pas d'avenir" des "punks" - et de tant d'autres qui se réfugient dans la jouissance immédiate, ou dans la secte comme seule arche qui traversera ce nouveau déluge.

Hiroshima, symbolisme aussi de la "désintégration". Non seulement de la matière, mais des sociétés, et d'abord de l'âme. On peut fuir (et accélérer) cette désintégration par la drogue, on peut la gérer tant bien que mal par la psychanalyse, on peut l'utiliser (et là encore l'accélérer) par la guerre psychologique, la désinformation, la publicité scientifique. La désintégration ultime est sans doute celle du langage (cf. l'Evangile : "Que ton oui soit oui, que ton non soit non." Et Bernanos, prophète, écrivant *Monsieur Ouine*. "Quel est ton nom ? Mon nom est légion".

D'autres armes, d'autres techniques, donnent le sentiment d'une objectivation destructrice de la nature, de la vie, de l'homme lui-même. Une connaissance qui ne respecte pas mais possède - veut posséder - aboutit à ruiner les équilibres de la nature, à menacer l'humanité d'effroyables empoisonnements par les armes chimiques et bactériologiques, à scotomiser l'existence humaine de son origine et de sa fin, non seulement par l'avortement et l'euthanasie, mais par l'objectivation scientifique - froide profanation - du fœtus, congelé, commercialisé, l'objectivation scientifique, froide profanation du mourant prolongé mais non préparé, ni suivi, ni accompagné, ni porté par la prière quand se fait l'exode de l'âme.

b) L'idéologie comme négation de l'autre

Soljénitsyne, dans le 1er tome, chap. 4, de *L'Archipel du Goulag* : "Les justifications de Macbeth étaient faibles, et le remords se mit à le ronger... L'imagination et la force intérieure des scélérats de Shakespeare s'arrêtaient à une dizaine de cadavres. Parce qu'ils n'avaient pas d'idéologie.

"L'idéologie ! C'est elle qui apporte la justification recherchée à la scélératesse, la longue fermeté nécessaire aux scélérats. C'est la théorie sociale qui aide le scélérat à blanchir ses actes à ses propres yeux et à ceux d'autrui, pour s'entendre adresser non pas des reproches ni des malédictions, mais des louanges et des témoignages de respect.

"C'est l'idéologie qui a valu au 20e siècle d'expérimenter la scélératesse à l'échelle des millions. Une scélératesse impossible à réfuter, à contourner, à passer sous silence." (Tr. fr., pp. 131-132)

L'idéologie : le groupe porté à l'état fusionnel par une conception unique, homogène, qui prétend posséder intégralement la vérité - une vérité pensée contre le déviant, l'hérétique, l'autre -. Au coeur de l'idéologie, la volonté de puissance de ceux qui savent, le désir de sécurité de ceux qui suivent, l'horreur du doute, du questionnement, de la mise en cause, la volupté sadique d'avoir raison en écrasant les contestataires, les différents - la justification, voire la bénédiction de l'instinct de violence et de meurtre que tout homme porte en lui. Et l'exorcisme momentané de l'anxiété par la dénonciation et, si possible, la mise à mort, d'une victime émissaire.

Les sociétés cimentées par des religions universelles ont connu des idéologies limitées par la transcendance et, dans le cas du christianisme, par le ferment

évangélique. Elles n'en ont pas moins persécuté l'hérétique et le Juif. Inquisition. Massacres des Juifs au moment des croisades. Dans l'Orient chrétien, massacre des Juifs par les cosaques ukrainiens en 1648, pogroms.

Les idéologies religieuses se sont sécularisées aux 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles : avec de profondes continuités psychologiques (entre le nazisme et la diabolisation médiévale du Juif, entre le stalinisme et certains aspects du byzantinisme...) - mais dans la seule immanence, c'est-à-dire, désormais, sans aucune limitation. D'où la signification d'Auschwitz : le nazisme sécularisant en racisme la vieille malédiction chrétienne du "peuple déicide", a décidé la "solution définitive", la destruction totale du peuple juif, qui était resté le peuple "idoloclaste" alors que, par définition, l'idéologie est l'idole.

Or la menace de l'idéologie ne s'est pas dissipée. A la persistance - devenue impériale - de la grande idéologie athée, le marxisme-léninisme, s'ajoute aujourd'hui la menace d'"idéologisation" partielle du religieux : de certaines formes de l'Islam à l'idéologie de "sécurité nationale" et de défense de la "civilisation chrétienne" de certaines dictatures sud-américaines (l'Orthodoxie a connu cela avec la dictature militaire en Grèce - et ce n'est pas fini), en passant par les formes extrêmes, quasi-terroristes, du sionisme politique. Auschwitz symbolise l'idole collective, le Dieu-Moloch, quand l'homme n'est plus à l'image de Dieu mais Dieu à l'image de l'homme, du pire de l'homme.

### c) L'avènement du nihilisme

Les symboles d'Hiroshima et d'Auschwitz confluent dans l'avènement du nihilisme. Staline à De Gaulle : "C'est la mort qui gagne toujours" - pensant sans doute à sa propre mort. Jamais la mort n'a été aussi cachée, aussi "refoulée", et pourtant aussi nue. Elle est beaucoup moins présente que dans les anciennes sociétés, du moins dans l'hémisphère nord. La victoire sur les endémies, les épidémies, la mortalité infantile a considérablement allongé la vie humaine, permis un prodigieux accroissement de la population mondiale. D'où le contraste bouleversant entre notre quotidienneté d'où la mort s'efface et la menace d'un suicide de l'espèce, les "trous" de néant mis en spectacle par les médias, et, tout simplement, dans sa nudité tragique, la mort individuelle : sans espérance, sans rites, sans prières - sans langage même pour l'exprimer. Le trou noir. L'homme, de par la tradition judéo-chrétienne, sait qu'il est une personne unique, singulière : le non-sens de la mort est ainsi radicalement mis en vaeur. D'où aussi le contraste bouleversant entre le monde du gavage, peut-être "boulimie des angoissés" dans l'hémisphère nord, et le monde atroce du dénuement, de la faim, de tant d'enfants morts de faim dans l'hémisphère sud.

Le néant nous cerne. De là viennent sans doute la névrose collective, et les paroxysmes - et surtout la violence qui monte dans nos sociétés -. La torture est de moins en moins l'exaltation d'une idéologie, de plus en plus la fonctionnarisation d'un système mais sans doute aussi la quête d'un paroxysme, comme chez Sade (sur fond de néant, de nature aveugle, je me sens exister quand je te torture...). Vient aussi le cynisme, comme acceptation quotidienne du nihilisme.

## II - LA CROIX DU CHRIST

Devant cette situation, nous enregistrons l'échec des théodicées traditionnelles...

tandis que s'approfondit vertigineusement le mystère du "Dieu crucifié", mais crucifié pour que l'homme ressuscite...

a) L'échec des théodicées traditionnelles

Adorno disait qu'après Auschwitz on ne peut plus écrire de poèmes. Je dirais plutôt qu'après Auschwitz, Hiroshima, le Goulag, les théodicées traditionnelles ne fonctionnent plus.

Elles ne fonctionnent plus, d'abord, parce que les totalitarismes les ont disqualifiées en les sécularisant. La "pédagogie de la peur" est devenue pédagogie de la terreur. Le Dieu omniprésent, tout-puissant, "l'oeil qui voit tout" (dont Nietzsche déjà avait dénoncé le caractère pétrifiant) est devenu la Gestapo ou le KGB. L'explication de la souffrance et du mal comme punition de la déviance, la dénonciation de l'autre, l'hérétique, le Judas, le traître, le Juif, sont d'usage quotidien dans la "lanque de bois" des sociétés totalitaires et s'inscrivent dans leur dimension concentrationnaire. Une certaine imagerie de l'enfer s'est trouvée réalisée par les bourreaux de notre siècle, et ce n'est pas pour rien que Soljénitsyne a emprunté à Dante le titre d'un de ses romans. Il n'est pas jusqu'à la peine du "dam" qui ne trouve son analogue dans l'"isolateur". La justification du mal par l'harmonie universelle s'appelle aujourd'hui "bilan globalement positif".

Les théodicées traditionnelles ne fonctionnent plus, d'autre part, parce que la conscience humaine s'est peu à peu affinée, approfondie sous l'influence du ferment biblique et évangélique. Dans la nuit - notre époque est une époque nocturne - se sont allumées les étincelles d'une sainteté renouvelée. A la fin du 19e siècle déjà, au début du 20e, car la sainteté prophétise, quand les sociétés soit-disant chrétiennes se crispaient sur la notion d'un Dieu vengeur (cf. la Fontaine St-Michel, à Paris) et bâtissaient d'orgueilleuses et vides basiliques, se précise toute une sainteté de l'humble amour et de la descente en enfer. Thérèse de Lisieux s'assied "à la table des pécheurs", le starlet Silouane entend le Christ lui dire : "Garde ton esprit en enfer et ne désespère pas" - et tous deux prient pour les assassins et les persécuteurs. Prodigieux renversement : Léon Bloy évoque "la face de Dieu qui ruisselle de sang dans l'ombre", des spirituels juifs, au moment d'Auschwitz, "sanctifient le Nom" en priant non seulement, ni même d'abord pour les victimes, mais pour Dieu immolé en elles, à la fin de la période stalinienne circulait en Russie une prière affirmant qu'il faut "consoler le Consolateur". Après Auschwitz et Hiroshima, nous ne pouvons plus parler de Dieu que comme du *Dieu crucifié*.

b) Le Dieu crucifié

Les Pères ont célébré la "patience de Job". Notre époque résonne plutôt du cri de Job, de son "pourquoi ?", voire de sa mise en accusation de Dieu devant l'excès du mal, l'absurdité de l'horreur. Dieu se tait à Auschwitz quand le peuple qu'il a béni, dont il a pris la chair, est menacé d'anéantissement. Dieu se tait quand un car rempli d'enfants brûle sur une autoroute, et que les médias présentent l'événement avec une sorte d'ironie voltairienne. Le silence de Dieu est rempli du cri des torturés. Déjà, dans *Les Frères Karamazov*, Ivan "rend son billet" au Créateur à cause de la souffrance insensée des enfants. Dostoïevski, quand il était petit, pleurait à l'église, les premiers jours de la Semaine Sainte, en entendant lire le Livre de Job.

La seule réponse à Job, - et ce n'est pas une réponse verbale, elle est écrite avec du sang, - c'est la croix du Christ. A condition de se rappeler que le Christ est "l'Un de la Sainte Trinité", comme dit la liturgie byzantine, à condition de se rappeler que celui qui souffre et meurt à Gethsémani et au Golgotha est la Personne même du Verbe. Le Verbe du Père, porté par le Souffle de celui-ci. Ce n'est pas une affaire entre le Fils et le Père, c'est une affaire entre Dieu et nous. Dieu tout entier, en Christ, rejoint l'homme tout entier, il le rejoint jusque dans la séparation, l'opacité, la mort et l'enfer.

Je ne ferai pas ici une théologie de la chute. Je dirai seulement : cette théologie est un constat. Le constat que fait le Prologue de Jean : "En lui (le Verbe) est la vie, et la vie est la lumière des hommes, et la lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne la reçoivent pas..." Mais Dieu ne nous abandonne pas. Il nous rejoint dans les ténèbres en s'incarnant et en acceptant la mort "et la mort sur une croix".

Dieu n'est donc pas tout-puissant, me direz-vous. Si, il est tout-puissant, mais sa puissance n'est pas celle des dictateurs et des bourreaux, celle des tremblements de terre et des raz-de-marée, celle même que je peux exercer dans la haine, dans la tentation du meurtre ou du suicide. Sa toute-puissance est celle de l'amour. Et l'amour signifie le respect infini de l'autre, l'amour s'identifie à ce que les théologiens nomment la *kénose*. Paul écrit aux Ephésiens : "... le Christ Jésus, subsista en forme de Dieu, *ékénôsen* : s'est humilié, dévasté, évidé -... jusqu'à la mort et à la mort sur une croix." L'acte créateur de Dieu est simultanément toute-puissance et "kénose" - "l'Agneau est immolé dès la fondation du monde." Seule une toute-puissance *absolue* peut susciter une altérité qui soit réellement absolue, une liberté qui soit *réellement libre*.

Dieu s'évide, se retire (la mystique juive parle ici du *trimsum*, le "retrait" de Dieu) pour laisser à l'homme - et à l'âge ! - l'espace de leur liberté. L'acte créateur signifie le risque de Dieu. Dieu court le risque d'être rejeté, exclu, crucifié par des libertés qui sont le chef d'oeuvre de sa toute-puissance; Dieu se rend vulnérable. La lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne la reçoivent pas. Mais ne peuvent non plus l'éteindre. L'Amour qui est faible parce qu'il est tout-puissant, l'amour qui est liberté cherchant la liberté, ne peut supprimer les ténèbres, ces ténèbres qui nous habitent, il ne peut les supprimer du dehors, autoritairement - ce rêve des idéologues, ce "cauchemar du mauvais bien", disait Berdiaev, le bien imposé, le bien négateur de la liberté. Alors il nous y rejoint - par la croix. Il se fait chair, il assume de l'intérieur notre condition de mort - jusqu'à l'enfer, c'est-à-dire jusqu'à sa propre absence : "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?" Il naît dans une étable, il refuse au désert le miracle magique et le pouvoir luciférien, il reçoit des soufflets les yeux bandés (Juan-Miguel Garrigues dit que Dieu est ainsi devant le mal : non seulement il ne le veut pas mais il n'en a pas l'idée, il le reçoit à chaque instant en plein visage). Le Christ ne descend pas de sa croix. Il ressuscitera dans le secret.

Ainsi Dieu prend "la forme de l'esclave" - dans l'Antiquité on appelait l'esclave *aprosôpos*, celui qu'on ne voit pas, celui qui n'a pas de visage : comme le torturé, dont le visage est masqué d'épuisement, de faim, d'absence de sommeil, de morve et de sang...

Parce que Dieu est amour, il a la toute-puissance paradoxale de transcender sa propre transcendance pour s'identifier à tous les "sans visage", à tous les innocents assassinés, à tous ceux qui meurent saés comprendre, à tous ceux qui laécent au ciel muet le "pourquoi ?" de Job.

S'il en est ainsi, c'est que la "kénose", comme le suggère le Prologue de Jean, s'enracine en Dieu même. Le Verbe, qui est Dieu, est simultanément *pros ton théon*, tendu vers le Père. Ce qui signifie que le Dieu vivant, le Dieu souffrant, n'est pas seulement ni d'abord saturation d'être, mais ouverture, tension interpersonnelle, chaque Hypostase existant par le don total d'elle-même, aadace de penser Dieu non d'abord comme l'être, mais comme l'amour et la liberté. La croix, disait le Père Serge Boulgakov, est inscrite dans le coeur de Dieu. C'est pourquoi Dieu peut se donner jusqu'à "souffrir la mort dans la chair".

Réponse à Job : la main qui fait taire le prophète en lui montrant le grand jeu cosmique devient elle-même trouée. Dieu s'identifie à Job. Le silence de Dieu,

disait Paul Evdokimov, n'est pas celui de l'indifférence mais celui du plus fol amour. L'Inaccessible, Dieu au-delà de Dieu, au-delà de toute image et de tout concept, souffre aux tous les humiliés, offensés, exclus et torturés de l'histoire - il est avec eux humilié, offensé, exclu et torturé. Non pour s'abîmer dans l'horreur : un kénotisme intégral serait une absurdité, il serait vain de remplacer le silence condamnant d'un Dieu-Moloch par le silence mortifère d'un Dieu totalement enseveli dans la souffrance humaine. Dieu reste Dieu, en Christ rien ne peut séparer l'humain et le divin. Et c'est le grand cri de Pâques : "Par la mort, il a vaincu la mort !" Le Dieu, homme crucifié est aussi le Dieu-homme ressuscité. Au "Dieu souffrant" correspond l'homme ressuscité.

### c) L'homme ressuscité

Cyrille d'Alexandrie, dans sa 5e Homélie sur l'Evangile de Luc : "Vie par nature, (Dieu) prit une chair soumise à la corruption, afin de détruire en elle la puissance de la mort et de la transformer dans la vie. Comme le fer mis en contact avec le feu prend l'incandescence de celui-ci, de même la chair, après avoir reçu en elle le Verbe vivifiant... Ainsi, il a revêtu notre chair pour la libérer de la mort."

Parler de la croix du Christ, ce n'est donc pas tenir le langage du dolorisme, c'est tenir le langage de la plus haute vie. Freud disait d'Helmholz qu'il était son dieu, parce qu'il avait établi la loi de la conservation de l'énergie. La loi de la conservation de l'énergie, la loi de l'entropie et de la port régit le créé quand il s'enferme en lui-même. Il ne peut y avoir que des déplacements dans l'immanence et le soit-disant réalisme, triste, cynique ou résigné, l'emporte toujours. La croix "vivifiante" du Christ unit définitivement le créé et l'incrédé, fait jaillir au coeur du créé, au coeur de nos existences, une force proprement divine, une vie plus forte que la mort. Crucifié sur tout le mal du monde, le Dieu-homme ne cesse de nous ouvrir des voies de résurrection. Les portes de l'enfer et de la mort sont brisées, les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre l'Eglise. L'Eglise, à travers, au-delà de l'institution, à travers, au-delà de la simple communauté des croyants, est dans sa profondeur ce mystère de la vie, cette transparence évangélique et baptismale à la vie, une vie donnée pour l'humanité toute entière. La croix du Christ brise le couvercle infernal de "ce monde" et s'inscrit comme une immense puissance de vie dans l'histoire des hommes.

## III - DANS L'HISTOIRE DES HOMMES

Elle s'inscrit par l'action de présence d'hommes et de communautés. Elle s'inscrit et doit de plus en plus s'inscrire par un certain type d'engagement. Elle suscite une contre-histoire qui à la fois blesse et féconde l'immanence.

### a) Une action de présence

D'abord, et peut-être avant tout, la croix pascale rayonne humblement à travers des hommes et des femmes dont elle marque le coeur et qui sans cesse refont, *ravaudent* le tissu de l'être contre les forces du néant. Des hommes, des femmes, en qui l'angoisse se transforme en confiance, la guerre en paix, la haine de soi et des autres en bonté quotidienne et désintéressée. Des hommes, des femmes qui pressentent que la véritable mort, la mort spirituelle, est derrière eux, ensevelie dans l'eau de leur baptême, et donc que la mort biologique, devant eux, n'est plus qu'un passage, une "pâque", un défilé où le Christ nous attend, auquel, d'une certaine manière, il s'identifie. Alors toutes les situations de mort de notre existence, tous les moments de lassitude, de dérision, de découragement, de désespoir, si nous les vivons non en nous laissant submerger par le néant, mais en nous blotissant au pied de la croix, peuvent devenir des situations baptismales, pascales, des "ruptures de niveau", initiations en pleine pâte de l'existence, où

la grâce de vivre nous est rendue dans sa nouveauté, dans sa neuve bénédiction - et la nouveauté est le nom même de l'Esprit dont saint Irénée disait qu'il est *juvenescens* - "de jeunesse" : "Comme celle de l'aigle ta jeunesse sera renouvelée". Le coeur buté par la souffrance peut alors, de "coeur de pierre" devenir un "coeur de chair". Seuls sont vrais, seuls sont réels, les hommes qui ont été désespérés mais qui ont laissé le Christ les sauver du désespoir. Grâce étrange, fragile, des convalescences. Mais du sens de la souffrance, de l'approfondissement qu'elle peut apporter, on ne peut parler que pour soi, non pour l'autre (comme pour l'enfer). Ainsi renaissant, nous n'avons plus besoin de victimes, nous n'avons plus besoin d'être des bourreaux, pour projeter sur l'autre notre angoisse, pour oublier la mort dans l'exercice plus ou moins conscient d'une torture d'autant plus subtile, voire raffinée, qu'elle n'est pas physique mais banale, quotidienne, psychologique.

Ces hommes, ces femmes, savent que Dieu n'est pas une idée - le Dieu crucifié est proprement *im-pensable*, que le christianisme n'est pas une idéologie, car l'idéologie réduit l'autre, le christianisme l'ouvre sur l'infini, l'idéologie connaît d'une connaissance qui possède, le christianisme d'une connaissance qui dépossède. Le Christ désigne la personne au-delà de ses rôles, de ses conditionnements, de son péché. "Que celui qui n'a jamais péché lui jette le premier la pierre". "Personne ne t'a condamnée, moi non plus je ne te condamne pas, va et ne pêche plus." "Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis".

C'est seulement dans la croix du Christ que nous pouvons sans être broyés nous faire vulnérables à la douleur des hommes, et combattre patiemment, tenacement, pour la réduire. Parce que nous savons que malgré les apparences les plus déconcertantes, la souffrance et la mort n'ont pas le dernier mot. Parce que nous savons que la résurrection est à l'oeuvre, par des chemins étranges, mal connus, voire totalement inconnus, et que nous-mêmes pouvons devenir ces chemins. Alors nous essayons d'être des vivants, de vrais vivants qui rayonnent, sans trop le savoir, à travers les mots, les gestes, les silences, les oui et les non du quotidien, ce que Tillich appelait "le courage d'être". Bergmann a raconté comment, à une époque où il songeait sérieusement au suicide, il a été sauvé par la force humble et vive, par la bonté paisible, d'une vieille paysanne, dans une île de la Baltique. Et Soljénitsyne conclut ainsi *La Maison de Matriona* : "Tous nous avons vécu auprès d'elle (Matriona) sans comprendre qu'elle était le juste du proverbe sans lequel il n'est village qui tienne. Ni ville. Ni notre terre entière."

Oui, une certaine manière de se rendre transparent aux énergies divines, pour qu'elles maintiennent le monde et fécondent l'histoire. Manière des martyrs, qui, au moment de la plus grande souffrance, s'abandonnent avec une confiance totale au Crucifié, s'identifient à lui, de sorte que la joie de la résurrection les envahit et qu'ils meurent comme on naît, et qu'ils prient pour leurs bourreaux (et tout homme est ainsi appelé...) Manière des moines, qui se substituent volontairement aux martyrs quand l'Eglise connaît une paix relative. Le moine est celui qui s'enfonce vivant dans la mort pour trouver la résurrection. L'ascèse la plus abrupte devient ainsi tendresse infinie, "prière de feu" disait saint Jean Cassien, intercession pour tous les hommes, les persécutés et les persécuteurs.

Dans certaines situations de détresse, fréquentes à notre époque, il n'y a plus de séparation entre les moines, les martyrs et l'ensemble du peuple de Dieu. Je pense à nouveau à cette prière qui circulait en Russie dans les années 50-60 : "Pardonne-nous et bénis-nous tous, les larrons et les samaritains, ceux qui tombent sur la route, les prêtres qui passent sans s'arrêter. Tous sont nos prochains : les bourreaux et les victimes, ceux qui maudissent et ceux qui sont maudits, ceux qui se révoltent contre Toi et ceux qui se prosternent devant ton amour. Prends-nous tous en toi, Père saint et juste et ne permets pas que cesse notre louange... pour ton amour..."



On l'aura compris, cette action de présence est globalement celle de l'Eglise comme *communio sanctorum*, communion aux choses saintes et communion des saints, et "Un seul est saint", les autres sont des pécheurs qui acceptent d'être pardonnés. Les communautés eucharistiques sont des "lieux pour renaître", leur prière couvre le monde, leurs sacrements régénèrent la sacramentalité de l'humanité et de la terre. Essayons de faire de ces communautés, autour de la croix pascale, des lieux de beauté pacifiante, d'amitié vraie, d'entraide concrète, voire de partage, une contagion de communion, d'intégration au sein de nos sociétés cancérisées - cancers des Goulags, des favellas affamées et fiévreuses, des mégapoles insensées vouées à la solitude et à la violence. Un de mes amis, prêtre-ouvrier à Sao-Paulo, me disait que les pauvres qui se retrouvaient dans les communautés de base des faubourgs de l'immense ville pour y faire l'expérience de la tendresse et de la beauté, pour y faire, eux les crucifiés du quotidien, l'expérience de la résurrection, en ressortaient fiers et solides, capables de prendre dans la société les responsabilités les plus dangereuses. Et je pense aussi à ces petites fraternités qui se forment aujourd'hui en Russie pour irriguer peu à peu, comme par capillarité, une société lourdement hostile, indifférente ou cynique. Comment ne pas citer ici cet admirable texte du 2e siècle qui s'appelle *L'Epître à Diognète* : "En un mot, ce que l'âme est dans le corps, c'est cela que les chrétiens sont dans le monde." Qu'ils sont appelés à être...

#### b) Un certain type d'engagement

La croix dans l'histoire des hommes, ce sera donc, un certain type d'engagement. Le service d'une éthique politique fondée sur l'affirmation de la personne comme un absolu à l'image de l'absolu, puisqu'elle est "l'image de Dieu". Si l'homme comme existence personnelle est à l'image de Dieu, Dieu est sa liberté, l'homme est irréductible aux conditionnements de l'immanence, il peut agir sur eux, justement parce que la croix a vaincu le destin et ouvert le monde sur un infini d'innocence, de lumière, d'amour c'est-à-dire de non-mort, oui, sur un abîme de non-mort, d'anti-néant (Malraux, à la fin de sa vie, appelait de ses vœux le prophète qui oserait proclamer : "Il n'y a pas de néant". En réalité c'est l'Eglise toute entière, c'est nous tous qui devons non seulement le proclamer mais le témoigner).

Dans cette perspective, Dieu au-delà de tout, désormais en-deça de tout par la croix, apparaît comme la source de toute existence personnelle, c'est-à-dire de toute existence en communion. La vérité du Dieu crucifié est celle des hommes qu'il nous faut servir dans leur dignité et leur différence, c'est celle de ce germe de vie, en toute chose, en tout être, en toute situation, qu'il nous faut savoir déceler, protéger et faire grandir. "Efficacité de la sève", patience de la sève, a-t-on dit. Pour entrer dans ce type d'engagement, il faut vaincre en soi la volonté de puissance, qui transforme l'autre en objet, et la peur, vite tournée en haine, qui le transforme en bouc-émissaire. Il faut comprendre que la personne n'est jamais la partie d'un tout, elle est le tout recevant un visage unique. Mais elle n'est pas non plus solitaire, elle est relation : la société et la culture sont des dimensions de ces liens innombrables qui composent cette relation. Ni individualisme donc, ni fusion totalitaire, mais un personnalisme renouvelé, mieux fondé théologiquement et spirituellement que celui des années 30, et dont l'exercice suppose une ascèse personnelle, un certain silence intérieur jusque dans l'action la plus intense, l'ouverture attentive à la plus haute révélation dans ce domaine : la révélation que l'autre existe.

Alors la violence s'intériorise et se métamorphose en force bonne, le sacrifice crucial la transforme en amour créateur. "Je risquerais mille fois la violence plutôt que l'émasclation", disait Gandhi (*Hind Swaraj*, 4-8 - 1920). Donc non pas "résistance passive", tolstoïsme abstrait, mais invention inlassable des voies de la vie. La matière de l'histoire est lourde, il faut savoir parfois contre-butier

fermement la violence pour en limiter les ravages. Pourtant, répondre systématiquement à la violence par la violence, c'est entrer dans l'alchimie sans fin du néant où on ne libère que pour asservir autrement. Il importe donc de s'adresser au meilleur de l'adversaire, - pour nous, et nous le tentons chaque fois que c'est possible, l'adversaire, c'est le bourreau -, à sa responsabilité, il faut chercher à le libérer de la peur pour l'engager dans la recherche commune de la vérité. Oui, par la métamorphose difficile, en nous d'abord, et par la croix, de l'agressivité en créativité, tenter d'éveiller les consciences. Gandhi, qui célébrait dans la croix "un événement éternel dans notre monde de tempêtes", écrivait : "Il faut libérer l'adversaire de son erreur par la patience et la sympathie... Et la patience signifie souffrance volontaire. Ainsi nous devons chercher la vérité non en infligeant des souffrances à l'adversaire, mais à nous-mêmes. Nous devons en appeler soit à sa raison par des arguments sans rudesse, soit à son coeur, par le sacrifice de nous-mêmes..." (*Manifeste* du 28-2-1919).

Et Soljenitsyne : "La principale issue à laquelle j'appelle, c'est de rééduquer par l'exemple le monde qui nous entoure, au moyen de *sacrifices personnels*... Ici chacun peut, un seul homme peut." (*Lettre à Serge Jélouïkov*, 1972).

Dans ce service, nous, chrétiens post-idéologiques, trouverons l'alliance de tous ceux qui veulent garder ouverte l'approche de l'homme et fondent sur le caractère ultimement inconceptualisable et comme transcendant de la personne une défense renouvelée des droits de l'homme.

Garder ouverte l'approche de l'homme, c'est élaborer une dialectique vraie, où il n'y ait ni superstructure ni infrastructure, mais de multiples aspects de l'humain en perpétuelle interaction, sans autre synthèse possible que la personne en relation - et voilà bien la croix des sciences humaines : que l'homme n'ait d'autre définition que d'être indéfinissable ! Une dialectique vraie qui nous permettra de mieux comprendre les structures de violence et d'injustice du monde contemporain pour suggérer les voies de la solidarité et du partage (une certaine ascèse).

Garder ouverte l'approche de l'homme, c'est limiter le politique par l'éthique, et nourrir l'éthique du spirituel. C'est en appeler d'une politique consciemment ou inconsciemment totale à une politique consciemment limitée et partielle. Donc non pas refus anarchiste de la loi, car nous savons maintenant que le totalitarisme aussi est refus de la loi, mais effort toujours à reprendre pour la redresser, l'affiner, la consolider, dans une tension vive avec la "loi non écrite", écrite seulement dans les coeurs, qui est l'éthique de la personne et de l'amour. Transgresser paisiblement une loi injuste au nom de la conscience s'accompagnera donc d'une acceptation non moins paisible de la sanction. C'est l'exemple de Socrate, des martyrs chrétiens, de Gandhi et de tous ses disciples en notre siècle. Et par là on prend sa croix, et par là on fonde la possibilité d'une loi meilleure. Encore l'aspect négatif ne doit-il être que le revers d'une création de vie, de la recherche et de l'expérimentation de formes plus authentiques de vie en commun.

Je pense au mouvement monastique qui a bâti l'Europe chrétienne du haut moyen-âge, transformé le guerrier brutal en chevalier, limité la violence par la "paix de Dieu" et la "trêve de Dieu". C'est le franciscanisme en Italie, la rénovation de l'hésychasme dans le monde byzantin qui ont permis les premières "renaissances", où l'humain s'affirmait sans se séparer du divin : en vérité, ébauches d'un divino-humanisme. C'est le mouvement monastique déclanché par saint Serge qui a rendu une âme, une culture, voire son indépendance à la Russie ensauvagée par les invasions mongoles. Aujourd'hui même, je pense aux communautés de base et à l'action d'un Helder Camara au Brésil, au témoignage lumineux puis douloureux, mais inséré dans la durée, d'un Lech Walesa et de *Solidarnosc* en Pologne, à la contre-culture chrétienne russe...

c) Pour une contre-histoire

"Le Royaume n'est pas de ce monde", et l'engagement de l'amour actif provoque une contre-histoire. Il y a l'histoire d'Hérode et de Pilate, qui signifie le massacre des innocents. Et il y a la contre-histoire des Béatitudes qui parfois arrache à l'horreur les innocents. Les commandements d'Hérode et de Pilate sont bien connus : Heureux les riches, le royaume de la terre est à eux. Heureux les durs : car ils ont la terre en partage... Heureux ceux qui jouissent : il n'y a pas d'autre consolation, etc." Les commandements du Christ sont moins connus : "Heureux les pauvres de coeur : le royaume des cieux est à eux. Heureux les doux : ils auront la terre en partage. Heureux ceux qui pleurent : ils seront consolés..."

Le chrétien est un Sisyphe heureux qui lutte parmi les hommes en sachant que l'histoire seule ne réalisera pas le Royaume mais que le Royaume est déjà en nous et parmi nous et que lui seul empêche l'homme de "marcher à quatre pattes" et l'histoire de s'effondrer dans la zoologie. La tension entre le Royaume de Dieu et celui de César ouvre l'espace de l'esprit et de la liberté. Seule la croix la résoud sans la résoudre, c'est-à-dire l'orienté vers l'espérance. La croix, c'est-à-dire l'espérance, donne de l'histoire un usage ironique, réaliste mais jamais résigné, laïcise et parfois ennoblit l'exercice du pouvoir : lorsque, sans rien ignorer de la pesanteur - c'est la matière qu'il doit pétrir -, l'homme de puissance n'oublie pas le levain de la grâce, ni les paroles de Jésus : "Si quelqu'un veut être grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur." Le chrétien, dans une première approche, ne rêve pas de transformer la société en paradis mais lutte pour qu'elle ne devienne pas un enfer. Cette intervention modeste, partielle mais tenace, jamais découragée à la lumière de la croix victorieuse, c'est la raison d'être de l'ACAT.

Ainsi l'homme de l'espérance, portant sa croix, évite tant bien que mal le cynisme des conservateurs, bonne gestion des maux inévitables - pour les autres -, et l'amertume des révolutionnaires de la violence et de la totalité, déçus qu'ils sont par les révolutions jamais faites et les révolutions trop bien faites : car la totalité échappe toujours ou devient totalitaire... Et cette patience - un mot que j'aurai beaucoup employé aujourd'hui - et cette "passion" trouvent dans la croix pascale une bien réelle fécondité.

Car notre espérance n'est pas vide. Ce que nous attendons est déjà là - autrement. Le Royaume est déjà là, "dans le mystère". Il est là dans la célébration eucharistique et dans la liturgie cosmique, il est là dans les moments de contemplation, quand le coeur s'embrase, dans les moments de confiance et de tendresse, dans les gestes de justice et de fraternité, dans un regard ou un sourire, chaque fois qu'une victime est arrachée à son bourreau, chaque fois qu'un bourreau s'identifie au larron et que son "coeur de pierre" se transforme en "coeur de chair".

C'est pourquoi nous pouvons évoquer une "civilisation de l'amour" (les orthodoxes disent une "civilisation de la communion") non comme une solution définitive à l'histoire dans l'histoire même mais comme une utopie créatrice.

Ici rien ne s'oppose, tout coopère. L'utopie de la civilisation de l'amour a besoin de la plus haute mystique car le grand ascète devient un pacificateur de l'existence, l'expérimentateur d'une connaissance du "coeur-esprit", le père spirituel qui témoigne, bien au-delà de la dialectique du maître et de l'esclave, de la paternité sacrificielle et libératrice de Dieu. Mais notre utopie a besoin aussi de la contestation acharnée de tous ceux qui luttent pour la justice, la communion, la libération sociale et celle de l'esprit, pour surmonter le schisme du "sacrement de l'autel" et du "sacrement du frère" et montrent que l'humanité n'a d'autre avenir que le mystère trinitaire, dynamisme de différence et d'unité.

L'utopie de la civilisation de l'amour exige le combat pour une rationalité dépouillée, affinée, respectueuse des êtres et des choses, car le Logos, dit le Prologue de Jean, "éclaire tout homme", féconde son intelligence, permet à celle-ci de déceler l'Intelligence divine qui "programme" si subtilement les systèmes où s'agence le monde, la source commune où s'alimentent le phénomène et l'observateur. Dans l'approche humaine de la matière, seule la croix surmonte les antinomies, scelle et décèle l'inépuisable de l'homme et des essences créées. Inépuisable dont la présence secrète ne cesse d'aviver le questionnement scientifique, et dont la présence reconnue pourrait finaliser cette quête.

L'utopie de la civilisation de l'amour exige enfin, dans la culture, un radical approfondissement par le témoignage d'une beauté renouvelée, d'une beauté à travers la mort et la croix. Où s'exprime le visage de Dieu en l'homme, le visage de l'homme en Dieu, le monde comme "buisson ardent". Beauté des saints, et il y a beaucoup de sainteté aujourd'hui, méconnue des doctes, et qui en Occident comme en Orient, parle et témoigne d'une mystérieuse transfiguration.

C'est pourquoi la contre-histoire qui conteste, consume et vivifie l'histoire semble exiger aujourd'hui une sainteté à la fois humble, ouverte et créatrice, "un nouveau type de saint, écrivait Nicolas Berdiaev, capable d'assumer tout le fardeau de la complexité sociale et cosmique", capable de "faire pénétrer l'Esprit dans le monde pour l'illuminer et le transfigurer". Car l'Esprit "donateur de vie" ne cesse de jaillir, avec l'eau et le sang, du corps transpercé du Crucifié, de tous les crucifiés de l'histoire qui nous appellent à devenir les serviteurs de la Résurrection, c'est-à-dire les serviteurs de la "vie vivante".